

Dans des brumes de peine et d'espérance

Fichte écrivit cette phrase qui frappa vivement mon imagination et s'imposa à moi telle une vérité : « *La philosophie que l'homme se choisit dépend de ce qu'il est.* » Il s'est écoulé peu de jours depuis sans que cette citation ne résonne dans mon esprit. Ce que je croyais avoir trouvé là de si véritable a donné un sens à mon existence, et quand mon être se meut par quelque action, les mots de Fichte demeurent. Aussi ces mots posent-ils une question qui est de toute première importance : qu'est-ce que je suis ? Puis-je y répondre par un examen sur ce que je pense, sur le système de valeurs que je porte ou crois porter ? Faut-il partir d'abord partir de ce que nous sommes pour comprendre le sens de nos actions ? Ces sempiternels questionnements qui viennent à sourdre très tôt en nous ne trouveront peut-être jamais de réponse. Lorsque je m'y essaye, ce sont des images, des évocations puissantes et des manières de réminiscences qui se présentent à moi, et par elles j'essaye d'écrire un récit cohérent de ce que je suis.

« *Nous sommes des gens pauvres, pauvres en ce monde, mais cela n'est pas grave, car nous n'appartenons pas à cette vie mais à Dieu et c'est vers Lui que nous serons rappelés* » me disait un homme que j'ai souvent écouté, sans jamais véritablement le connaître. Cet homme, cet imam, m'enseignait que la condition sociale qui est la nôtre ne valait alors pour rien dans la destinée véritable, que la condition sociale qui est la nôtre, faible, dévaluée, n'était grave en rien, et même cette condition était à maints égards métaphysiquement souhaitable, enviable, car elle

nous rapprochait de Dieu. Mon père me professait également ce genre de considérations sur la vie, mais les siennes étaient teintées d'inquiétude quant à mon avenir terrestre. Il me répétait que la vie est une expérience difficile, qu'il fallait se battre pour vivre dignement. Ce qu'il m'enseignait sur la religion était mêlé alors d'une angoisse toute première, une angoisse sociale.

« *Nous sommes pauvres.* » Ce sont là des mots qui entrèrent en moi de bonne heure. Je les retrouverais sous bien des formes différentes, euphémisées le plus souvent, aussi bien dans mes relations avec les autres que lors de mes solitudes.

Ces deux hommes me disaient une chose qui devait aller de soi, ce fut comme s'il s'agissait là d'une disposition naturelle. Ils auraient voulu, je les comprends aujourd'hui, que j'assimile cet état de fait, cette réalité qui veut que nous sommes pauvres et que c'est ainsi. J'ai toujours ressenti une attraction particulière pour les mots, pour ce qu'on dit et pour ce qu'on me dit. J'ai développé une tendance à ruminer dans mon esprit les paroles des autres, je m'en sursature. Cette disposition, qui s'est renforcée avec cette espèce de sensibilité rentrée que j'avais contractée, rentrée à cause des rapports virilisés à outrance que nous entretenions entre nous dans notre quartier, dans la bande, la meute disait-on ; je disais que cette sensibilité rentrée m'a amené douloureusement à ressentir de fortes impressions devant certaines situations : j'ai toujours été touché par tout ce qui est dysfonctionnel. Nous sommes pauvres, je le comprends très tôt, mais de manière instinctive et jamais pleinement consciente, signifiait cruellement qu'on était victime de quelque mal, qu'on était dominés.

Ces deux hommes ne m'ont pas enseigné que nous étions pauvres, mais que nous étions dominés, et cette domination était tenue par moi comme quelque chose de tout à fait dysfonctionnel, comme si le destin était un programme qui ne fonctionne pas correctement, un programme dont nous serions l'anomalie interne. Cette impression se renforça lors d'un événement particulier : avec l'école, nous sommes allés à l'usine dans laquelle travaillaient nos pères. Je les ai vus, sortant du four avec ce visage qui donnait à voir quelque chose d'hirsute et sale, hirsute et sale comme la misère moderne qui crie de toute la misère de ses membres endoloris. Ces hommes, portaient une combinaison bleue étiolée par le temps et par la répétition de gestes sans vie ni créativité ; ces combinaisons me paraissaient des uniformes d'embrigadés et ce lieu était comme une structure méphistophélique. Ils étaient là, forçats d'un jour nouveau, à traîner derrière eux cette chaîne brisée à la manière des malheureux dont parle Bossuet. Avec l'école, nous venions de découvrir le dedans de la fabrique du diable.

Le vieux rentra le soir, se lava et pria. Ce corps qui commençait à paraître prostré et courbé d'usure opérait parfaitement des genuflexions mystiques que d'autres hommes ont répété inlassablement et ce depuis déjà quinze siècles. A le voir ainsi dans toute l'entiereté de son être, cet ouvrier, illettré, dominé par la hiérarchie, par la société, par le monde, par toute cette violence symbolique qui sclérosa les aspirations utopiques que j'eus pu nourrir, l'existence me parut tragique. Et pour la comprendre cette existence, il me fallait désormais considérer le monde tragiquement. Le pessimiste noircit la réalité ; l'optimiste quant à lui fredonne cette mélodie bourgeoise qui vous dit que tout ira mieux

demain, ou pis, que tout n'est pas si mal, contrairement à ce que prétendent ces cons de pessimistes. Mais le tragique, lui, observe la réalité dans tout ce qu'elle a de théâtral, et tout ce qu'elle renferme de violence et de beauté.

Quand ces deux hommes parlaient, le père et l'imam, ils vous lançaient au cœur des paroles apaisantes et sages, inquiétantes parfois, mais jamais leurs paroles n'étaient sans vie et sans force. Ils savaient parler ces deux hommes sans instruction, ils dégageaient quelque chose de grand, de véritablement grand, avec leurs beaux visages qui exhibent les stigmates de l'exilé, ces beaux visages de déracinés. Mais pourquoi semblait-il exister un tel décalage entre ce qu'ils me disaient et ce que je croyais percevoir de la réalité ? Pourquoi m'était-il impossible, à la manière du jeune Flaubert qui se dressa devant son père, de venir devant eux et leur déballer le fond de mon sac ? Cette impossibilité a concouru, me dis-je, à développer chez moi des tendances anarchistes inassouvies, car jamais je ne me dresserai devant les deux vieux. Ce désir d'anarchisme donna du sens philosophique à ma manière de vivre, notre manière de vivre, notre humeur naturellement anti-institutionnelle, notre communautarisme tribal imposé du dehors, notre sociabilisation avec la pauvreté existentielle, ce vide de sens qui caractérise l'éducation sentimentale du jeune de quartier qui se rassure dans la bande, la meute. Il faut bien se rassurer comme on peut, parce qu'il y a la police, l'école, les agents institutionnels, les éducateurs spécialisés, les huissiers ; il y a toute cette violence que je voyais dans mes solitudes nocturnes, qui se reflétait tel un éclat de lumière sur la surface ridée de l'eau, toute cette violence qui rutilait dans le regard de l'Autre, dans le regard des femmes

et des hommes blancs, tous ces gens sans visage qui dévisagent le vôtre. Ils étaient tous blancs. Et nous dans la meute, on s'est aperçu, un jour comme ça, par hasard, qu'aucun n'était blanc, que nous étions tous bronzés, nous autres les « rats », les « chiens » ; c'est ainsi qu'on se qualifiait entre nous.

Ce qui me marquait, c'était notre étonnante ressemblance à nous tous : nous avons le même père, ouvrier analphabète ; la même mère, femme au foyer analphabète, étrangement agenouillée sur un tapis de prière, qui lançait comme des supplications d'espérance ; nous avons les mêmes frères, délinquants ou travailleurs ; les mêmes sœurs, studieuses et discrètes ou rebelles ; les mêmes cousins, emprisonnés dedans ou dehors. Mon cousin, suicidé en prison ; son cousin, suicidé dans une cave ; ton frère, suicidé par la police ; mon frère, suicidé par le shit ; notre frère, suicidé socialement. Ici de toute façon, nous sommes tous en prison, nous disions-nous.

En prison, j'y allais souvent pour rendre visite à notre frère. Je lui apportais de quoi consommer lugubrement son désespoir. Un jour, je le retrouve converti à l'Islam, il avait délaissé la croyance ancestrale de ses parents désemparés. Et derrière cette vitre, son visage émacié par deux semaines de quartier disciplinaire, ses baskets sans lacets (notre cousin s'est suicidé avec ses lacets), je lui trouvais de la grandeur, lui qui était pourtant tellement cassé par la violence objective de la vie. Barbu, cicatrisé dedans et dehors, cet homme qui exhalait cette douleur qui se ressent jusque sur son épiderme, me parlait de sa quête spirituelle. La religion lui faisait du bien dans cet endroit sans chaleur. En partant, je suis touché par quelque chose de dysfonctionnel. L'Islam, me semble-t-il

alors, signifiait non pas soumission à Dieu, mais soumission douloureuse, ponctuée de révoltes sourdes, soumission à la violence criarde de la société. Nous autres musulmans, me dis-je alors, ressentons comme un malaise, une haine nauséuse à l'endroit de cette société qu'on ne comprend pas, parce qu'on n'a pas les armes ; cette société sur laquelle nous n'avons aucun pouvoir. Il y a alors avec nous autres, dit-on ici et là, il y a comme un malaise dans la civilisation. Freud atteste que l'homme civilisé est un danger pour la civilisation, mais ici, en ce lieu, aujourd'hui, on prétend que c'est nous autres, la meute issue du quartier famélique, les musulmans soumis, qui sommes un danger pour la civilisation. Nous sommes Thanatos. Nous sommes pauvres, musulmans, tragiquement dominés, que dois-je comprendre et que dois-je désirer ? A ce moment-là, je dois redéfinir ma compréhension du monde, qui n'était que par trop émotionnelle et trop naïve.

A ces deux hommes s'ajoute un troisième homme, ni père ni imam celui-là, il est animateur. Il me dit que la vie n'est certes pas facile, mais qu'il faut surtout s'engager pour quelque chose, combattre. Pour s'engager, me dit-il, il faut s'instruire. Ce mot me fait étrangement peur, tellement peur que je ne suis déjà plus scolarisé, exclu définitivement d'un système scolaire à l'endroit duquel ma sensibilité rentrée s'est transformée en agressivité sortie. Je lui dis à l'animateur que je n'aime pas ce monde, que cette société m'horripile et que je veux la faire sauter et y agresser tous les Blancs. Il ne me tance pas comme un professeur obtus l'aurait fait, il ne me rejette pas comme un Blanc et pourtant, il m'apparaît qu'il est lui-même Blanc. Il me dit qu'il n'est pas Blanc, qu'il ne faut pas se fier aux apparences, qu'il est un Algérien, et il me dit que

le monde n'est pas si simple que je le pense, il me dit que les Blancs ne sont pas mes ennemis, qu'ils ne sont pas la cause de ma solitude existentielle et de ce mal-être que je porte comme une doublure épidermique. Il me dit qu'il faut aller voir plus loin que les murs-barreaux de mon quartier. Il m'apprend à penser hors de la meute catatonique. Il me dit que je ne suis pas, ni les autres d'ailleurs, un rat ou un chien, et ce dedans comme en dehors de la meute. Si je devais résumer en une phrase ce que l'animateur m'a appris, je reprendrais ces mots de Thomas Carlyle : « *Ne te plains pas de ton temps, si tu le trouves si mauvais, demande-toi ce que tu as fait pour le changer.* »

Le troisième homme me trouve curieux et me demande si j'ai déjà songé à lire des livres et à écouter des chants engagés. Ma tête bouillonne de ce magma qui anime ces êtres qui sont en perpétuelle combustion. Je veux redevenir agressif, il me contient avec autorité, je le respecte vraiment cet animateur. Il vient de me parler de deux choses qui m'étaient alors inconnues, et pourtant j'éprouvais envers elles comme une attirance d'aimant. Il me parle de l'histoire de l'Algérie, de la révolution, des rappers engagés, et moi je fulmine d'enthousiasme. Je brûle du désir d'appartenir à ce monde de connaissance dont l'animateur paraissait mesurer l'infinie grandeur. Je rentre chez moi et prends le parti de n'en sortir que pour aller retrouver l'animateur de temps en temps. A la bande se sont substitués les personnages historiques les plus divers, les grands hommes, les Rois et cette magnificence qu'on leur croit inhérente et naturelle. Je découvre la grande Histoire, telle qu'on la trouve chez Michelet, Fustel de Coulanges, Braudel ou encore Kantorowicz. Ces découvertes me suggèrent que nous ne sommes rien,

nous les pauvres, que c'est une poignée d'hommes qui fait l'Histoire. Nietzsche n'atteste-t-il pas que les grands hommes, les plus cruels, sont ceux qui font avancer le monde. Il semblerait, et Howard Zinn me le confirmera, que l'histoire s'est faite sur notre dos à nous les pauvres. « Ce sont toujours les petites gens qui trinquent », Céline a eu raison de dire cela.

Je suis entré dans un nouveau monde, celui de la carcéralité livresque, dont les murs sont des manières de fresques géantes brossées à la mémoire des plus grands écrivains. Mon apprentissage s'accompagne d'un ascétisme, pour reprendre le terme de Bourdieu ; tout ceci se fait dans une certaine dolorité. Il faut lire, tout lire, apprendre le sens des mots, et comme Malcolm X, je désire faire mien le dictionnaire. Je veux tout savoir, et faire taire ce préjugé bourdieusien qui vous dit que le dominé autodidacte n'accédera jamais au niveau de connaissance de celui qui est conditionné par le milieu bourgeois où règnent le savoir et la culture. Inlassablement je lis, je lis Nietzsche, Kierkegaard, Schmitt, Dostoïevski, Tolstoï, Lukàcs et tout ce que je peux lire. Ce que je ressentais, tout cette agressivité en moi venait de trouver son plus sublime degré d'expression. Je voulais expliquer ce qui gisait au dedans de moi : Freud, Jung, Bleuler, Saussure, Dumézil, la variété de mes lectures donna un mélange bizarre, surtout quand on lit nerveusement et au hasard des noms qui vous paraissent grands, quand on lit pour lire ; je bafouillais de tout ce nouveau savoir qui était entré en moi sans difficulté particulière. J'étais semblable à Martin Eden qui nourrit un désir de revanche et veut tout savoir en peu de temps.

Lorsque je découvris Rousseau, Marx, Foucault, Marcuse,

Horkheimer, Clouscard, je me tenais devant des formulations théoriques et conceptuelles qui justifiaient mon insoumission, ou ce que je tenais pour de l'insoumission, et ce avec une certaine cohérence esthétique. Je reprenais confiance en mes forces. Mais en même temps, je vois cela comme une réminiscence hantée, je me souviens du père et de l'imam. Je suis dominé. Je suis dominé parce que je suis encore dans mon quartier, m'intimé-je, alors je tente d'en sortir, de m'extirper de là. Je retourne à la caserne scolaire. On y voit mes efforts et ma capacité d'apprentissage, on y voit mon potentiel, et on me demande de ne plus être un garçon de quartier, d'oublier la meute, on me demande de ne pas être un Arabe comme les autres Arabes, on me demande d'être un Arabe intelligent, on me demande de gommer mon arabité, et moi, je voulais gommer mon arabité, faire disparaître mon accent de la meute. Je me surveillais comme le petit-bourgeois, dont parle Bourdieu, qui donne dans l'hypercorrection pour ne plus être perçu comme un petit-bourgeois. J'ai assimilé ce qu'on attendait de moi. J'ai accepté cette domination culturelle sans savoir que c'en était une, et croyant par là, inconsciemment, que je cesserais d'être dominé comme le père et l'imam. Mais un spectre rôdait autour de moi, un spectre qui hante l'Europe, celui du racisme et du piétinement de la meute. Que faire ? Supplier l'Autre de vous accepter dans le club de l'humanité grandiose comme s'y sont employé des hommes tels que Richard Wright et Martin Luther King ? Ô Blanc, aime-moi car je suis un homme comme toi, un homme à l'image de tous les hommes, ainsi que Dieu l'a voulu. Que faire ? Cesser de se soumettre, se découvrir soi-même, réapprendre à s'aimer, à cultiver l'amour de soi, se faire respecter par l'Autre, comme le voulaient

des hommes tels que Fanon, W.E.B. Dubois ou Malcolm X. Que faire ? S'enfermer dans les livres, persévérer dans la carcéralité livresque pour fuir un monde qui vous fait du mal et en construire un autre, aux dimensions d'une chambrée, comme Albert Cohen après qu'il se soit vu insulté de sale juif par un camelot. Il me semble aujourd'hui, que Cohen et Wright se sont soumis. La culture du soumis qui réclame de la compassion dans le regard de celui qui l'altère n'est peut-être pas la mienne.

Le père et l'imam ont peut-être raison finalement. Et puis, dans le quartier, je commence à être considéré d'une nouvelle façon dans la bande. On me dit que je deviens un Blanc, que mon cerveau est lavé par des bouquins de Blancs, que je veux devenir comme ces pédales de Blancs, mais que ces pédales de Blancs ne voudront de toute façon jamais de moi. Ont-ils raison ? Toutes mes nouvelles connaissances, tous ces trucs littéraires qui ont un attrait si puissant sur moi, ne me servent à rien dans mon quartier. C'est que la carcéralité livresque ne sert peut-être pas à appréhender véritablement le monde, surtout quand on vient du bas et qu'on y demeure rivé. C'est peut-être un truc de bourgeois, me dis-je, que d'apprendre la vie dans les livres. C'est pour les riches ce complexe de Sartre, cette maladie de gamin enlivré jusque-là ! Moi, pauvre et dominé par le poids du monde, je ne puis me permettre de contracter cette maladie bourgeoise. En plus, même dans ces livres, des livres de Blancs, je reste un Arabe, on rabaisse mon système de valeur. Les marxistes et les anarchistes, et les philosophes bourgeois me disent que la religion du père et de l'imam et de l'animateur est une mythologie périmée, une croyance d'esclaves : « *La*

religion est l'opium du peuple », « *La religion n'est que le soleil illusoire qui gravite autour de l'homme tant que l'homme ne gravite pas autour de lui-même.* » A ces considérations de Marx se rajoutent celles de Bakounine : « *Si Dieu existait, il faudrait s'en débarrasser.* » Dans ces livres de Blancs, je trouve également les fondements de ma prétendue infériorité : « *En tout chose, dit Ernest Renan, on le voit, la race sémitique nous apparaît comme une race incomplète par sa simplicité même. Elle est, si j'ose le dire, à la famille indo-européenne ce que la grisaille est à la peinture.* »

La chose livresque ayant autant de puissance sur moi, j'avais honte d'être cette autre histoire, celle du père et de l'imam. J'avais honte et en même temps j'étais irréfragablement attiré. Qu'est-ce donc que cette culture dont on me dit qu'elle est inférieure ? Je veux apprendre la culture de la meute, cette culture qui n'est pas celle des Blancs, je veux tout savoir de la grandeur de cette culture. Je ne le sais pas encore, mais je veux apprendre ma propre culture, non pas pour me retrouver moi-même, mais pour mieux me soumettre à l'Autre. C'est que je demande, inconsciemment, à être respecté par lui, et ce par l'ostentatoire maîtrise érudite d'une double culture. Je veux débattre de cela avec lui, signe que je suis soumis à lui. Le père est soumis, l'imam est soumis, la meute est soumise, et je supporte de moins en moins cela. Je me renfrogne psychologiquement et j'ai comme un grain dans l'oeil qui représente une gêne dont je ne puis jamais tout à fait me départir. Vais-je alors me libérer par l'initiation aux mystères de l'Islam et de la civilisation arabe ? Le Coran, que peu d'hommes peuvent se targuer de comprendre et les

sons mélodieux et savamment ciselés qu'il jette au cœur de celui qui les reçoit ; Ibn Arabî et ses théophanies qui ont pour l'homme sensible force d'évocation poétique du plus haut degré, Ibn Hazm, Tabarî et son sens magistral du récit ; Avicenne, Averroès, al-Bîrunî et ses prédispositions étranges à trouver des explications scientifiques qui demeurent encore aujourd'hui par leur parfaite validité ; Ibn Khaldûn et son génie suprême et jamais égalé, ce grand lecteur de la civilisation. Toute cette culture vertigineuse, je veux la connaître avec autant d'empressement et de passion, avec ce lien de feu qui me liait à la découverte des livres. Et si je veux tout connaître d'al-Ghazali, ce n'est plus pour me soumettre inconsciemment à l'Autre, mais pour redécouvrir ce que je suis. Mais ce que je ne parvenais pas à disjoindre, c'est cette arabité que nous portons dans la meute, cette religion qui est nôtre, et cette domination culturelle qui pèse sur nous. Je cherchais encore, et je trouvais chez Frantz Fanon et Alî Shariâtî des considérations révolutionnaires qui m'aidèrent à opérer cette scission mentale et qui devait, pensais-je, me libérer de tout complexe d'infériorité.

Je rentrai au bercail culturel. Et quand je rencontrai des musulmans lettrés auprès de qui je pouvais consolider le ferment qui contenait cette attirance pour cette culture, de sempiternelles discussions avions-nous sur les grandeurs passées de cette civilisation. Le malaise dans tout cela venait de ce que nous ne pouvions pas nous extraire de cette douceuse nostalgie, ni même imaginer une nouvelle vocation de l'Islam comme le disait le grand Malek Bennabi. Les problèmes des Idées dans le monde musulman est un livre que nous avons découvert ensemble, un livre qui renferme une dialectique incroyable, et il répondait à nos turpitudes à la

manière d'un cataplasme qui soigne vraiment. Ce que je voulais alors, ce qui m'obsédait, c'était de penser l'Islam dans sa capacité à émanciper, et sortir la meute de la régression culturelle et intellectuelle dans laquelle elle était engluée. Mais lorsque je rencontrais des activistes palestiniens et des étudiants venus du monde arabe, ils me disaient pour la plupart que je me trompais de combat, qu'il fallait en finir avec l'Islam. Je trouvais un nouvel adversaire, pensais-je, je trouvais en face de moi des Arabes qui dévaluaient leur propre culture pour plaire à la culture dominante. Ici et là, on me dit que l'Islam est une vaste entreprise de domination, quand moi je voyais la domination ailleurs. Ici et là, on me répète ce qu'on me suggérait encore il y a peu, on me demande encore de me détacher des miens si je désire réellement m'émanciper et découvrir les véritables ressorts de la libération. Amin Maalouf nous dit que l'identité est meurtrière, d'autres nous disent que nous ne sommes que des hommes et que nous devons nous défaire de nos identités pour pouvoir être libres. Mais moi, je veux défier toutes ces prétentions qui consignent à l'indifférenciation généralisée, je veux devenir le porte-parole de la culture du père et de l'imam. Je veux décrire, découvrir toute l'étendue de notre soumission aux normes légitimes de la domination, je veux devenir le porte-parole de la condition sociale dégradée du père et de l'imam.

Je veux parler de domination en ceci que je suis dominé, non pas pour dominer. Je veux parler de la domination aux classes dominées, en tant qu'homme racisé dont la diversité qu'il porte est dévaluée. Il me faut alors, et c'est là la plus grande difficulté, maîtriser les ressorts du discours qui porte sur moi, sur le père, sur l'imam, sur la meute, sur le

pauvre, sur les Blancs, sur les Noirs, sur le monde. Mais je suis, dois-je le répéter, un tragique. Je ne puis écrire de belles choses chargées d'émotions stylisées et défigurées par le style, je veux devenir celui qui analyse rigoureusement les faits, historiquement et sociologiquement. Si « *ce monde n'est qu'une vaste entreprise à se foutre du monde* » disait Céline, il faut montrer les dessous de ce qui est trop habillé, il faut poncer les dorures qui demeurent depuis trop longtemps sur les colonnades, les rendre nues. « *Jaime à retirer au héros sa grandeur,* disait Flaubert, *au poète son enflure, aux mains sales leurs gants blancs.* » Je veux comprendre l'Histoire que les hommes portent en eux comme une résonance éternelle de toutes les vies passées, je veux devenir historien, car je pense comme Marx que « *ceux qui ne maîtrisent pas l'Histoire sont condamnés à la revivre.* » Je veux comprendre et rendre compte fidèlement de la domination qui me lacère, je veux devenir sociologue. Et si « *toute théorie est un programme de perception* » comme disait Bourdieu, peut-être nous faudrait-il un programme de perception qui ne soit pas autant dysfonctionnel, dont nous n'aurions pas à souffrir autant. Je veux écrire ce que je rencontre, ce qui blesse et ce qui élève, ce que je touche du doigt et crois être le réel ainsi que le nécessaire pour corriger le réel quand il est trop dur, je veux devenir un artiste du dévoilement. « *Le dévoilement de la vérité objective et l'anéantissement de la croyance* » est peut-être le plus beau rôle du sociologue si l'on veut bien être d'accord avec Bourdieu. Son discours « *enferme un pouvoir symbolique de mobilisation et de subversion, pouvoir d'actualiser le pouvoir potentiel des classes dominées.* » Un jour qu'il pensait au tragique de la vie, Flaubert voulait

transfigurer la profession de son père, qui était médecin, en considérant le monde ainsi avec des termes tout médicaux : « *Je dissèque sans cesse, et quand j'ai découvert la gangrène aux beaux endroits, et la pourriture dans ce que l'on croit pur, je lève la tête et je ris !* » Il s'agit là d'un rire jaune, mais quand Rome brûle et que le monde s'écroule sur le dos cassé des plus pauvres, leur reste-t-il encore seulement de quoi rire ?

Aujourd'hui, quand je rends visite à la meute, elle est encore une meute malgré son état de dislocation avancé, je constate non sans émotion que j'y ai gagné une nouvelle respectabilité. Les autres dominés de là-bas, me disent qu'il faut aller loin et défendre les nôtres, les dominés, la meute qui se défait et qui tel un phénix renaît. Ils sont exclus, ils aimeraient qu'on dévoile tous les cadres arbitraires qu'on leur présente comme naturels et dont ils souffrent présentement.

La Cité est un lieu étrange, magique, dans lequel tout semble pris dans une inexorable torpeur. Les exhalaisons moites de sa violence donnent à voir à celui qui veut toute la beauté et le tragique que renferme l'existence. Elle est un rêve très vieux, l'hiver vous la dévoile rachitique et spectrale, et la mort lente y règne comme une véritable reine. Omar Khayyâm y dépeignait le destin des êtres d'exception : « *ceux qui ont embrassé science et littérature ont récité leur fable et se sont endormis.* » Pressentant qu'il s'endormirait prochainement, Poe écrivit : « *Les cheveux blancs sont des archives du passé.* » Mais nous autres dans la Cité, nous voulions rester éternellement jeunes et inconscients, ne jamais vieillir et ne jamais avoir de cheveux blancs, signe que nous sommes dominés et déterminés à

demeurer d'éternels mineurs, à l'image de ce peuple si âprement caractérisé par Flaubert : « *A la France il faut un gouvernement de mandarins, car le peuple est un éternel mineur.* » Il faudrait bien, un jour, que le peuple se débarrasse des mandarins, et il faudrait bien, un jour, sortir de cette adolescence qui pourtant contient des forces mal contrôlées et d'une grandeur insoupçonnée.

Ce que le père aurait pu dire, et l'imam aussi, et même l'animateur, avec des mots moins grands peut-être, mais cela n'est pas grave, c'est ce qu'Ibn Khaldûn écrivit dans l'une des plus belles pages de sa *Muqaddima* : « *Nous voulons réparer ce monde, en mettant notre foi en morceaux ; mais rien ne subsiste, ni notre foi, ni ce monde rapiécé.* »

Nourdin El-Fakkak

Correspondance : n.elfakkak@gmail.com